

Le rêve inéluctable

Au début de l'année, je marchais à Bruxelles, rue Washington, perdu dans mes pensées, et je me demandais quelles images inexorables — flashes de couleurs rouges, jaunes, orange —, traversaient en ce moment mon esprit. Je savais que, dans un avenir proche, les progrès de l'imagerie médicale permettraient de visualiser ce qui se passe dans le cerveau humain en temps réel. J'imaginai alors qu'une équipe de scientifiques avait mis au point un casque d'électrodes immatériel qui agissait à distance à la manière d'un aimant, sans devoir être en contact physique avec le cortex du sujet de l'expérience. Coiffé d'un tel casque invisible, je descendais ainsi la rue Washington en direction de la place Leemans, tandis que des scientifiques en blouses blanches retranchés dans un laboratoire étaient en train d'observer mes données cérébrales sur plusieurs rangées d'écrans de contrôle pour voir ce qui se passait dans mon esprit en cette matinée de janvier 2013. Et ce qui les sidéra alors, en suivant le déroulement régulier, abstrait et coloré, de mon flux cérébral, c'est que, sans doute influencé par la position que j'occupais dans l'espace, des interférences surgirent avec le passé et qu'un résidu fossile de pensées très anciennes, qui s'étaient formées dans mon esprit au même endroit quarante-quatre ans plus tôt était en train d'interférer avec mes pensées du moment. J'empruntais en réalité ce matin-là le même itinéraire que le 6 juin 1968, quand, partant de chez moi rue Jules Lejeune, je descendais la rue Washington pour me rendre à l'école primaire n°9 de la rue Américaine. Je marchais en réalité dans les traces exactes de mon propre passé, mon corps empruntait le même couloir d'espace immatériel qu'à l'époque, et mon cerveau, qui se laissait baigner par l'espace environnant, retrouvait peu à peu les pensées que j'avais élaborées au même endroit quarante-quatre ans plus tôt. Au flux de mes pensées du moment se superposaient des résidus de pensées d'un autre temps, et je sentais monter en moi comme des exhalaisons d'un souvenir enfoui. Les scientifiques, intrigués, parvinrent alors à isoler ce souvenir qui essayait de s'affranchir du bruit de fond de mon activité cérébrale pour apparaître à la conscience, mais ne parvenaient pas à reconnaître sa nature et à l'identifier avec certitude. Ils pouvaient pourtant le localiser avec précision sur les écrans de contrôle, voyant surgir à l'occasion une onde de période très brève et de morphologie très aiguë, comme un faible scintillement lointain et encore illisible. Ils se rendirent compte alors — eux ou moi ? car il n'y avait plus de différence maintenant entre ma conscience devenue translucide et la lecture qui en était faite en temps réel — que le souvenir enfoui qui était en train d'affleurer ainsi à ma conscience en ce matin du 4 janvier 2013 datait en réalité du 6 juin 1968, lorsque je m'étais demandé sur le chemin de l'école si Robert Kennedy, qui avait été victime d'un attentat la veille à Los Angeles, survivrait ou non à ses blessures, question que mon cerveau de 10 ans — exactement le même cerveau, d'un point de vue morphologique et physique, que celui que j'ai aujourd'hui à 55 ans — s'était posée au même endroit quarante-quatre ans plus tôt.